

REVUE AFRICAINE

JOURNAL DES TRAVAUX
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ
SOUS LA DIRECTION DU PRÉSIDENT

PUBLICATION HONORÉE DES SOUSCRIPTIONS
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE,
DU CONSEIL GÉNÉRAL DU DÉPARTEMENT D'ALGER



TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE
NUMÉRO 202. — TROISIÈME TRIMESTRE 1891

ALGER
ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE

1891

SOMMAIRE du N° 202. — Troisième trimestre 1894

ARTICLES DE FONDS

	Pages.
BOURJADE. — Notes chronologiques pour servir à l'histoire de l'occupation française dans la région d'Aumale (1845-1887). 7 ^e article. (<i>Fin.</i>).....	161
P. P. — L'Expédition espagnole de 1541 contre Alger.....	177
E. FAGNAN. — L'Histoire des Almohades, d'après 'Abd el-Wâh'id Merrâkechi.....	207
N. LUCIANI. — Inscriptions de Sfax.....	238

DIPLOME

MM. les Membres de la Société qui n'ont pas encore reçu leur diplôme peuvent le réclamer au Président, qui le tient à leur disposition. Le droit de diplôme est de 5 fr.

AVIS

Les séances ordinaires de la Société historique algérienne ont lieu le premier jeudi de chaque mois, à 4 heures du soir, rue Bénachère, n° 18.

La collection des Mémoires publiés par la Société historique algérienne se compose de trente-quatre volumes grand in-8°, dont le prix est de 5 francs par volume pour les Membres de la Société ayant moins de cinq ans d'ancienneté, de 2 francs pour ceux qui les ont, et de 1 franc pour ceux qui appartiennent depuis dix ans à la Société. La Table est du prix de 6 francs pour les membres de la Société. (En librairie, 7 fr. 50.)

L'HISTOIRE DES ALMOHADES

D'APRÈS

'Abd el-Wah'id Merrâkechi

Abou Moh'ammed 'Abd El-Wah'id Temimi naquit à Merrâkech (1) en 581 de l'hégire, et écrivit en 621 une chronique (2) consacrée aux Almohades et débutant par un rapide tableau de l'Espagne musulmane depuis la conquête. De sa vie et de sa personne, nous ne savons guère que ce qu'il dit lui-même au cours de son récit; ces indications ont été rapprochées les unes des autres dans l'introduction ajoutée par le savant éditeur du texte arabe, et il serait sans intérêt de les rappeler ici (3). Contemporain et familier des derniers Almohades, cet auteur est, pour cette période, l'un de ceux en qui l'on peut avoir le plus de confiance, et sa chronique a été plus d'une fois consultée avec fruit, ainsi qu'on peut le voir en se reportant soit à l'introduction précitée, soit à certains des ouvrages auxquels renvoient les notes de la présente traduction.

Le manuscrit unique qui nous a conservé cette relation est d'une correction très satisfaisante, mais est défectueux d'un cahier (dix feuillets) dans la première partie; quelques mots ont également disparu tout au commencement, et l'on ignore quel est le personnage à qui l'ouvrage est dédié. Tel qu'il est, celui-ci paraît devoir être mis à la portée des historiens.

(1) Les Orientaux eux-mêmes diffèrent sur les voyelles dont ce mot doit être affecté, les uns mettant un *fath'a* sur la première consonne et d'autres un *d'amma*. On prononce de nos jours Meur-râkech (V. *Merâcid*, S. V.; manuscrit 302 d'Alger, f. 76 v.).

(2) En arabe المعجب في تلخيص اخبار المغرب « *Récit agréable et résumé de l'histoire du Maghreb.* »

(3) *The history of the Almohades...* by Abd ol-Wahid Al-Marrekoshi, edited by Dr R. P. A. Dozy. Leyden 1847, 8°. — Une deuxième édition a paru en 1881 dans la même ville.

De nombreux vers et quelques modèles de prose rimée interrompent maintes fois le récit et témoignent souvent du mauvais goût de celui qui les a recueillis. Ne voulant rien tronquer, nous avons, malgré leur difficulté et leur manque d'intérêt, tâché de rendre en français des pièces où le versificateur lui-même, ainsi que nous le dit parfois l'éditeur du texte (1), ne devait pas trop se comprendre.

Louange à Dieu qui anéantit les nations et rend les ossements à la vie; inspireur des prophéties, [il a toujours] existé et existera toujours, et les esprits les plus perspicaces, les intelligences les plus pénétrantes ne peuvent parvenir à le comprendre; je le loue à raison de ce qu'il a enseigné et inspiré aussi bien qu'à cause de ses dons et de ses bienfaits. Que sa bénédiction descende sur Celui qui a dissipé les ténèbres, fait disparaître les doutes et montré la droite voie, celui dont le Koran est le trait caractéristique et qui a été envoyé à tous les Arabes et à tous les non-Arabes; puisse-t-elle descendre aussi sur sa famille et sur ses compagnons, hommes de mérite et de générosité! Que Dieu leur accorde son salut à Lui et à Eux, qu'il les anoblisse et les magnifie!

Seigneur, toi dont j'ai éprouvé les bienfaits répétés, grâce aux soins et à la générosité de qui j'ai pu sortir de la pauvreté et de l'obscurité, toi dont la bienfaisance et l'amitié m'ont imposé ce que j'ai pour toi de reconnaissance et de soumission, — tu m'as demandé — puisse Dieu te recevoir au rang le plus élevé (du paradis), de même qu'il s'est servi de toi pour faire prospérer les champs des belles lettres, puisse-t-il l'accorder le lot le plus copieux des félicités terrestre et céleste, de même qu'il a réuni en toi les talents administratif et littéraire, — tu m'as demandé de mettre par écrit quelques faits touchant le Maghreb, son aspect et ses limites, ainsi que des notions biographiques concernant les princes

(1) P. ex. p. 154. — Comparez d'ailleurs les leçons et les interprétations différentes de la 1^{re} et de la 2^e édition, pp. 78, 126, 157, etc.

qui y ont régné, et notamment les Maçmoûdites [Almo-hades] descendants d' 'Abd El-Mou'min, depuis le commencement de cette dynastie jusqu'à la présente année 621 ; tu m'as demandé d'y joindre aussi un mot touchant ceux avec qui je me suis trouvé en rapports directs ou indirects ou dont j'ai entendu parler de quelque manière d'entre les poètes, les savants ou les gens de mérite. Je n'ai pu que me rendre à ta demande et me hâter de te satisfaire, puisque 'c'est là le but que je poursuis, le désir dont je ne cesse d'être obsédé', et que, d'ailleurs, cela m'était imposé par l'obéissance que je te dois pour des raisons trop longues à énumérer. J'ai donc consulté Dieu sur le travail auquel tu me conviais et j'ai imploré son aide ; c'est sur lui que je m'appuie en cette affaire ; il est [p. 3] notre refuge, notre retraite, et sa puissante protection nous met à l'abri de tout.

Je m'excuse auprès de notre Maître (dont Dieu prolonge la vie !) pour les défauts possibles de mon livre et provenant de trois causes : d'abord de la faiblesse du style de l'auteur et de son manque de talent naturel, auxquels il faut attribuer l'impropriété des expressions et les omissions ; ensuite de ce que je n'ai eu à ma disposition aucun livre du même genre sur lequel j'aurais pu m'appuyer et qui m'eût servi de source, comme font ordinairement les auteurs ; mais en ce qui concerne spécialement la dynastie maçmoûdite, je n'ai connaissance d'aucun travail qui y soit relatif, à l'exception toutefois d'un recueil contenant leur histoire et leurs biographies et rédigé par l'un des nôtres, mais que je ne connais que par ouï-dire. En troisième lieu enfin, mes souvenirs sont maintenant des plus décousus et des plus confus, par suite des soucis et des chagrins dont je suis accablé. Faible esclave que je suis, mon désir est de voir notre Maître accueillir cet ouvrage, selon sa belle habitude et son noble caractère, avec indulgence et complaisance ; 'puisse sa gloire élevée continuer d'exalter les cœurs et de s'attacher des clients, de répandre

des bienfaits et de rendre florissants les séjours du mérite et de la générosité ! »

De la Péninsule hispanique (Andalous) (1) et de ses limites

Nous parlerons, pour commencer, de l'Espagne et de ses limites ; nous en ferons connaître les villes et nous donnerons un aperçu de son histoire et des princes qui y ont régné depuis la conquête jusqu'à l'époque contemporaine, année 621 (1224 J.-C.). C'était sur elle, en effet, que le Maghreb-Akça s'appuyait, elle qu'il tenait en honneur, vers elle qu'il avait les yeux tournés ; c'est là qu'était le siège du gouvernement et de l'administration, elle qui était la métropole de ces régions. Cette situation lui fut toujours reconnue jusqu'au moment où, conquise par Yoûsof ben Tâchefin, le Lamtounide, elle devint une dépendance de Merrâkech dans l'Afrique septentrionale. Depuis que la dynastie maçmoûdite s'en est emparée, la situation n'a pas changé.

[P. 4]. La limite méridionale de la Péninsule est formée par le bout du canal Roûmi, lequel provient de la mer de Mânt'as (2), ou Mer Roûmi, vis-à-vis de Tanger, dans le lieu dit Ez-Zok'âk' (détroit) ; le bras de mer a en cet endroit une largeur de douze milles ; c'est le point de jonction des deux mers de Mânt'as et d'Ok'inâbous (3). Les limites

(1) Sur l'origine de ce nom, voir entre autres Géogr. d'Aboulféda, trad. Reinaud, II, 234.

(2) Ce nom est orthographié de la même manière, p. 257 du texte ; Reinaud (trad. d'Aboulféda, II, p. 38) écrit Matytesch le nom du Palus Méotide (et aussi Mânitasch, II, 2^e p. p. 143), et Bontosch (πόντος), cf. *Merâçid El-Ittilâ'*, I, p. 128, ou Nytasch celui du Pont Euxin. — On peut supposer que Mântas représente Méotis en déplaçant simplement le point diacritique du *noûn* arabe et le transformant ainsi en *ya*.

(3) Partout ce mot est orthographié de la même manière (pp. 235, 247, 248, 257, 261, 265, 266, 268, 273 du texte). Un simple déplacement des points diacritiques suffit à nous rapprocher de l'Okiyânoûs (اوقيانوس) du *Merâçid*, p. 129, l. av. d.

septentrionale et occidentale sont formées par la Grande Mer, qui n'est autre que l'Océan, connu chez nous sous le nom de Mer des ténèbres. Comme limite orientale, on rencontre la montagne où se trouve le Temple de Vénus (1) et qui va de l'une à l'autre mer, de la mer de Roûm ou de Mânt'as à la Grande Mer, soit une distance de près de trois étapes. C'est là la frontière la moins étendue ; les plus longues sont celles du Nord et du Sud, dont chacune compte environ trente journées de marche. La montagne que nous avons citée, où se trouve le temple de Vénus et qui forme la frontière orientale, sépare l'Espagne de la France, qui appartient à la Grande Terre (2) de Roûm, ou grand pays des Francs. L'Espagne est le dernier pays habité vers l'Occident, puisque nous avons dit qu'elle touche à l'Océan, par delà lequel il n'y a plus de pays habité. Entre Tolède, qui est à peu près au centre de la Péninsule, et une ville roûmi capitale de la Grande Terre, il y a environ quarante journées de marche. Cette ancienne ville de Tolède, au centre du pays, était la capitale des Goths, un peuple franc, et devint ensuite, lors de la conquête, une possession musulmane, ainsi que nous le raconterons. Sa latitude est de 39° 50', sa longitude de 28° environ, ce qui la place presque au centre du cinquième climat (3).

La ville d'Espagne qui a la moindre latitude est celle qui est connue sous le nom de *El-Djezirat el-Khad'ra* (Algéziras), qui est située au Sud, sur la mer, par 36° de latitude ; la latitude la plus élevée, de 43°, est atteinte par une ville du littoral septentrional.

[P. 5]. De ce que nous venons de dire, il résulte clairement que la plus grande partie de l'Espagne appartient au

(1) Port Vendres ou *Portus Veneris* (Géogr. d'Aboulféda, II, pp. 85 et 261).

(2) C'est-à-dire l'empire des Francs tel qu'il avait été développé par les conquêtes de Charlemagne (Géogr. d'Aboulféda, II, 85).

(3) Cf. Aboulféda, II, 239, 255 ; Edrisi, *Descript. de l'Afrique*, etc., pp. 207 et 227.

cinquième climat, et plutôt à la région nord de celui-ci : aussi le froid s'y fait-il vivement sentir et l'hiver y est long ; les habitants de cette région sont grands et ont le teint blanc ; leur intelligence est passablement obtuse et fort peu propre à apprendre. Une partie de cette contrée appartient au quatrième climat, par exemple Séville, Malaga, Cordoue, Grenade, Almería, Murcie ; ces villes jouissent d'un climat plus tempéré, d'un sol meilleur, d'eaux plus agréables au goût que celles du cinquième climat ; les habitants y ont un teint plus beau, leurs corps sont mieux faits, leurs expressions sont plus choisies que chez ceux du Nord, car le climat et la latitude exercent sur le langage une influence qui paraît évidente à quiconque examine les faits et en saisit la cause.

Les villes d'Espagne qui sont métropoles, chefs-lieux ou capitales sont, en commençant par la frontière ouest : Silves, Séville, Cordoue, Jaën, Grenade, Almería, Murcie, Valence, Malaga, cette dernière sur la mer de Roûm. Deux de ces villes sont situées sur la Grande Mer, Silves et Séville, séparées par tout près de cinq journées de marche (1). Sur la mer de Roûm, on trouve les villes d'Algéziras, laquelle dépend administrativement de Séville ; de Malaga, qui s'administre elle-même ; d'Almería et de Denia. Les autres villes que nous avons citées ne sont pas sur le littoral.

Quand, au commencement du deuxième siècle de l'hégire, les Musulmans établirent leur domination dans la Péninsule, ils firent choix de Cordoue pour capitale et siège du gouvernement, et cela dura jusqu'à la fin de la domination omeyyade, où divers princes s'emparèrent du pouvoir chacun dans un endroit différent, comme nous le dirons. Les villes dont j'ai cité les noms sont actuellement encore dans les mains des Musulmans ; [p. 6] ils en avaient autrefois bien d'autres, dont les noms, que je

(1) Ni l'une ni l'autre de ces villes ne sont sur l'Océan même. Une note marginale du manuscrit fait remarquer que de Séville à la mer il y a une journée et demie.

ne citerai pas ici, se retrouveront dans mon exposé historique et seront ainsi connus (Dieu veuille nous les rendre !)

Telles sont les notions que nous voulions donner sur l'Espagne et ses limites, ainsi que sur les régions détachées par les Musulmans.

**Conquête de l'Espagne ; principaux faits
concernant son histoire, celle des rois qui y ont régné
et des gens remarquables, indigènes et autres.**

Les Musulmans s'emparèrent de l'Espagne en ramadân 92 de l'hégire ; ils avaient pour chef T'ârik', que les uns disent fils de Ziyâd et les autres fils d' 'Amr (1). Ce général était gouverneur de Tanger, ville dépendante du territoire de K'ayrawân, située à l'extrémité du Maghreb et séparée de l'Espagne par le canal dont nous avons parlé et qu'on appelle *Zok'âk'* ou *Medjâz*. Il tenait sa nomination de Moussa ben Noçayr, émir de K'ayrawân. D'après un autre récit, Merwân ben Moussa ben Noçayr avait laissé à Tanger T'ârik', à la tête des troupes, rappelé qu'il était auprès de son père par quelque affaire ; alors T'ârik' s'embarqua pour franchir le détroit, en se dirigeant vers Algéziras. Il voulait profiter d'une occasion favorable qui s'était présentée : le Roumi qui gouvernait le littoral d'Algéziras et son territoire, avait demandé en mariage la fille du grand roi. Celui-ci, irrité de cette demande, répondit par des insultes et des menaces, à la suite desquelles le gouverneur d'Algéziras réunit des troupes nombreuses pour marcher contre le roi. L'absence de troupes dans cette région serait l'occasion dont T'ârik', prévenu, aurait profité.

(1) Il paraît bien probable, et c'est l'opinion générale, que T'ârik' avait Ziyâd pour père. Cependant, Edrisi (*Descr.*, p. 213) l'appelle T'. b. 'Abd Allâh b. Wanmoû des Zenâta. Cf. Ibn Adhari, II, p. 6 ; Dozy, *Recherches*, I, 48.

[P. 7.] D'après une autre version, T'arik' aurait été invité par les chrétiens à passer la mer, dans les circonstances suivantes. Rodrigue, roi de la Péninsule, avait l'habitude de se faire envoyer les filles de ses principaux officiers et...; elles étaient élevées dans les châteaux royaux et apprenaient les règles de la cour, telles que les comprenaient... (1). Devenues nubiles et leur éducation terminée, ces jeunes filles étaient mariées par le roi aux personnages de la cour dont il jugeait le rang égal au leur. La fille du gouverneur d'Algéziras et du territoire qui en dépend avait, conformément à cet usage, été envoyée à la cour, où elle se trouvait quand elle devint nubile. Elle plut au roi, qui la vit un jour et voulut obtenir ses faveurs. Elle refusa toute autre chose qu'un mariage consenti par son père et contracté en présence des princes, des officiers et des principaux patrices. Emporté par la passion, le roi lui fit violence. La jeune fille écrivit alors à son père ce qui s'était passé, et c'est ainsi que celui-ci entra en correspondance avec T'arik' et les Musulmans, et que la conquête par ceux-ci en résulta. Dieu seul sait laquelle de ces deux versions est exacte.

L'endroit de la Péninsule où T'arik' débarqua est, dit-on, celui que l'on appelle aujourd'hui Algéziras; il arriva un peu avant l'aube, y fit la première prière du jour et distribua les drapeaux à ses compagnons. On éleva ensuite en cet endroit une mosquée qu'on appela Mosquée des Drapeaux, et qui existe encore maintenant (Dieu veuille la garder jusqu'au jour du jugement dernier!) (2). T'arik' entra ensuite dans l'intérieur, y pénétra fort avant et battit l'ennemi. Il informa son patron, Moûsa ben Noçayr, de ses victoires, des conquêtes qu'il venait de faire dans la Péninsule et du butin qui en avait été la suite. Jaloux des victoires qui étaient personnelles

(1) Les pointillés représentent deux mots qu'un relieur négligent a rognés dans le manuscrit original.

(2) Sur cette mosquée, voir Edrisi, p. 213.

He took H'abîb b with him. Aboû 'Obeyda Fihri (1), leaders Arabs, clients, Berber nobles, constituting a large army, and entered Spain through the strait.

à T'ârik', [P. 8.] Moûsa informa Walîd b. 'Abd el-Melik b. Merwân de cette conquête, mais en se l'attribuant ; il écrivit, en même temps, à T'ârik' une lettre où il le menaçait pour être entré en Espagne sans sa permission, lui enjoignant de ne pas bouger de l'endroit où lui parviendrait sa lettre, et d'y attendre son arrivée. Il se mit en marche, en effet, laissant, pour le remplacer à K'ayrawân, son fils 'Abd Allâh, en redjeb 93. **Il emmena avec lui H'abîb b. Aboû 'Obeyda Fihri (1), des chefs arabes, des clients, des nobles berbères, constituant une nombreuse armée, et pénétra en Espagne par le détroit.** Mais déjà T'ârik' s'était emparé de la capitale Cordoue et avait tué le roi Rodrigue. Il se porta au-devant de son chef, et fit tous ses efforts pour l'apaiser et dissiper sa jalousie : « Je ne suis, lui dit-il, autre chose que ton affranchi et ton subordonné ; ces victoires sont les tiennes, c'est à toi que je les dois ; » et en même temps, il lui faisait apporter tout le butin conquis sur l'ennemi. C'est ainsi que la conquête a été attribuée à Moûsa ben Noçayr, parce que T'ârik' dépendait de lui, et qu'il termina la conquête de ce dont celui-ci ne s'était pas rendu maître. Pendant le reste de l'année 93, en 94 et pendant quelques mois de 95, Moûsa resta en Andalousie à combattre, à piller et à organiser l'administration. Il emprisonna T'ârik', puis laissa comme son lieutenant en Espagne, son fils 'Abd el-Azîz b. Moûsa, avec des troupes et des chefs berbères en nombre suffisant pour la sécurité du pays, la garde des places frontières et la continuation de la guerre. Il regagna d'abord K'ayrawân, puis en repartit avec le butin qu'il avait ramené et les présents qu'il voulait offrir à Welîd b. 'Abd el-Melik. Parmi les objets trouvés à Tolède lors de la

(1) Le manuscrit porte 'Obeyda et a été corrigé par Dozy en 'Obda. La première lecture se retrouve dans Nowayri (ap. *Berbères*, trad. de Slane, t. I, 355, 360, 361, 364 ; I. Athîr, I. Koûtiyya, etc.) ; la seconde dans I. Adhari, p. 22. Dans l'*Hist. des Mus. d'Esp.*, I, 242, 243, 248, **il est appelé seulement H'abîb Fihri.**

'Abd el-Aziz b. Moûsa b. Noçayr kept the government of Spain until the revolt of several officers of the djond, among whom Habîb ben Aboû Obeyda Fihri, and Ziyâd b. in -Nabigha Temîmi. He was put to death by the rebels, who carried his head to Soleyman b. 'Abd el-Melik, at the beginning of 98.

prise de cette ville, figurait la table de Salomon, fils de David, qui avait, dit-on, deux cercles, l'un d'or et l'autre d'argent, et qui était enrichie de perles et de rubis (1).

Dans son voyage, Moûsa était, à ce qu'on dit, accompagné de T'arik'. Mais quand il arriva à Tibériade, en 96, Welîd était mort, et ce fut à Soleyman b. 'Abd el-Melik qu'il offrit les présents qu'il apportait. D'après une autre version, il arriva du vivant même de Welîd. Dieu sait la vérité.

[P. 9.] 'Abd el-'Azîz b. Moûsa b. Noçayr garda le gouvernement de l'Espagne jusqu'à la révolte de plusieurs officiers du *djond*, parmi lesquels H'abîb ben Aboû 'Obeyda Fihri, et Ziyâd b. en-Nâbigha (2) Temîmi. Il fut mis à mort par les révoltés, qui portèrent sa tête à Soleyman b. 'Abd el-Melik, au début de l'année 98 (3). Ils l'avaient remplacé en Espagne par Ayyoûb, fils de la sœur de Moûsa b. Noçayr (4). On dit (Dieu sait la vérité) qu'ils avaient écrit à Soleyman les raisons pour lesquelles ils blâmaient la conduite d' 'Abd el-'Azîz, et que ce fut d'après les ordres de ce khalife qu'ils massacrèrent le gouverneur. Il en résulta des désordres, et les Espagnols restèrent sans chef pendant quelque temps. Celui qui exerça ensuite le pouvoir, antérieurement à l'an 100, fut Es-Samh' b. Mâlek Khaulâni, qui fut reconnu par les populations (5). Il eut pour successeur

(1) Sur la table de Salomon, on peut voir Reinaud, *Monuments musulmans*, I, 165; Géogr. d'Aboulféda, II, 242; Dozy, *Recherches*, I, 53-59; Ibn el-Athîr, IV, 446; Edrisi, *Description*, p. 228; *Berbères*, trad. de Slane, I, 349; Ibn Adhari, II, 14; Makkari, I, 286, etc.

(2) Le *Bayân*, II, 22, l. 15, et 23, l. 8, lit Nâbigha, sans l'article.

(3) Cf. *Berbères*, I, 354; I. Athîr, V, 14; Bayân, II, p. 22.

(4) Ayyoûb b. H'abîb Lakhmi était le fils de la sœur de Moûsa, d'après ce qu'on voit aussi par Ibn el-Athîr (V, 373; Ibn Koûtiyya, p. 228; cf. *Bayân*, II, 24). Il n'exerça l'autorité que six mois (*Bayân*, ib.) ; I. Athîr n'en parle pas.

(5) Samh' eut pour prédécesseur immédiat Hourr b. 'Abd er-Rah'-mân T'akeff (*Berbères*, I, 336; *Bay.*, II, 24; Ibn Ath., V, 14), qui arriva en Espagne en 99 et y resta trois ans. Samh' périt à la guerre, en 102, après avoir gouverné 2 ans et 4 mois, — ou 2 ans et 8 mois, ou 3 ans (*Bayân*).

'Abd er - Rah'mân ben' Abd Allâh 'Akki, who was a good man, succeeded' Anbasa around 110. Then came 'Abd el -Melik ben K'at'an Fihri, then' Ok'ba b. el - H'addjadj, who died in the Peninsula, and then his predecessor 'Abd el-Melik was appointed there again.

El-Ghamr ben 'Abd er-Rah'mân b. 'Abd Allâh (1), puis 'Anbasa b. Soh'aym (2) Kelbi remplace el-Ghamr. 'Abd er-Rah'mân ben 'Abd Allâh 'Akki, qui était un homme de bien, succéda à 'Anbasa vers 110. Vint ensuite 'Abd el-Melik ben K'at'an Fihri, puis 'Ok'ba b. el-H'addjadj, lequel mourut dans la Péninsule, et alors son prédécesseur 'Abd el-Melik y fut nommé de nouveau. Vint ensuite Baldj ben Bichr, qui prétendit reconnaître la suzeraineté de Hichâm ben 'Abd el-Melik, et qui fut en cela appuyé par quelques-uns de ses compagnons. Cela occasionna des troubles, où les habitants se partagèrent entre quatre chefs, jusqu'au moment où on leur envoya comme gouverneur Abo'ûl Khat'târ H'osâm ben

(1) Le nom de ce gouverneur ne figure, à notre connaissance, nulle part. Seul, le *Bayân*, p. 26, nomme à cette époque 'Abd er-Rah'mân b. 'Abd Allâh Ghâfiki, et donne ensuite la liste que voici : 'Anbasa b. Soh'eym (1) Kelbi (çafar 102 à cha'hân 107) ; 'Od'ra (2 mois) ; Ya-h'ya b. Selama Kelbi (2 ans 6 mois) ; H'odh'eyfa (2) b. el-Ah'waç (ou el-Abraç, I. Athir, V, 374 ; cf. 108, Ah'waç) Achdja'i (en 110, 6 mois) ; 'Oth'mân b. Aboû Nis'a (3) Khat'ami (cha'hân 110, 5 ou bien 6 mois) ; Hayth'em b. (4) 'Obeyd Kenâni (en 111, 10 mois ou 14 mois) ; Moh'ammed b. 'Abd Allâh (5) Achdja'i (2 mois) ; 'Abd er-Rah'mân b. 'Abd Allâh Ghâfiki, pour la seconde fois (çafar 112 à ramadân 114, 2 ans et 7 ou 8 mois) ; 'Abd el-Melik b. K'at'an b. Nofeyl Fihri (ramadân ou chawwâl 114, 2 ans) ; 'Okba (6) b. H'addjadj Seloûli (chawwâl 116 à 121) ; 'Abd el-Melik b. K'at'an Fihri, pour la seconde fois (122-123, 12 mois) ; Baldj b. Bichr entre en Espagne en doûl k'a'da 123 ; Ta'leba b. Selâma 'Amili (chawwâl 124, 10 mois) ; Aboûl Khat'târ H'osâm b. D'irâr Kelbi (125, 9 mois, 2 ans ou 3 ans) ; Yousof b. 'Abd er-Rah'mân Fihri (b. H'abib b. Aboû 'Obeyda, dit I. K'outiyya, p. 236) en 138. — Cette liste est un peu plus complète que celle d'I. K'outiyya, pp. 229 et s. ; Voir aussi I. Athir, V, 373-375, qui s'accorde presque entièrement avec I. Adhari.

(2) Ce nom est écrit fautivement Choh'aym dans I. K'outiyya, pp. 229 et 265 ; voir l'index d'I. Athir, pp. 464 et xxxii ; I. Adhari, p. 26.

(1) I. K'out., Choheym, p. 229. (Je cite ce chroniqueur d'après l'édition partielle du *Recueil de textes et de traductions*, Paris, 1889, où ne figurent que les ff. 2 à 19, lig. 13 du manuscrit 706 Anc. F. Ar. de la Bibliothèque Nationale.)

(2) Transposé dans I. Kout.

(3) Tis'a (I. K'out., pp. 280 et 235). — I. Athir, V, 108, 117, 374 et 375, lit aussi Nis'a.

(4) B. Abd el-Kâfi (I. K'out.).

(5) Abd el-Melik (I. Ath., V, 129).

(6) Écrit عطية dans I. Ath. seul, V, 137.

D'irâr, Kelbite, qui apaisa les troubles et remplaça les divisions par l'union dans l'obéissance (1).

Il existe des divergences quant à l'ordre où ces chefs se sont succédé ; mais les noms que nous avons cités sont bien ceux des gouverneurs et des généraux en Espagne, sous la dynastie Omeyyade, avant sa chute en Orient.

Successeurs « t'âbl'oûn » (2) qui ont pénétré en Espagne

Les *successeurs* qui sont entrés en Espagne, soit pour faire la guerre sainte, [P. 10.] soit pour la défense de ce nouveau territoire, sont, entre autres, Moh'ammed ben Aws b. Thâbet Ançâri, qui tient ses traditions d'Aboû Horeyra ; H'anach b. 'Abd Allâh Çan'âni, qui tient ses traditions d' 'Ali b. Aboû T'âleb et de Fod'âla ben 'Obeyd ; 'Abd er-Rah'mân b. 'Abd Allâh Ghâfik'i, qui les tient d' 'Abd Allâh b. 'Omar b. el-Khat't'âb ; Yezîd b. K'âcit' ou ben K'oçayt Sekseki Miçri, qui les tient d' 'Abd Allâh b. 'Amr b. el-'Aci ; enfin Moûsa b. Noçayr, l'auteur de la conquête, qui les tient de Temîm Dâri.

Il existe maint hadith concernant le mérite du Maghreb, et, entre autres, celui que je tiens du jurisconsulte et imâm, aux connaissances solides et variées, Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed b. Aboû'l Fad'l es-Seybâni (3), aux leçons de qui je l'ai recueilli à la Mekke, en ramad'ân 620 ; lui-même le répétait d'après les leçons d'El-Moayyed b. 'Abd Allâh T'oûsi, qu'il avait suivies à Nisâboûr. L'auteur de ce dernier était l'imâm Kemâl ed-Dîn Moh'ammed b. Ah'med b. Çâ'id K'arâwi, dont il avait été l'élève, et à qui cette tradition était parvenue par Ibn 'Abd el-

(1) Sur ces événements, voir Dozy, *Musulmans d'Espagne*, I, 251.

(2) On donne ce nom aux disciples des Compagnons de Mahomet.

(3) Il faut probablement lire Cheybani. Je ne retrouve ce nom ni dans I. Athîr ni dans I. Khallikân.

Ghâfir Fârisi, qui la tenait de Moh'ammed b. 'Isa b. 'Amroweyhi Djaloûdi, qui la tenait d'Aboû Ish'âk' Ibrâhim b. Sofyân, qui la tenait d'Aboû'l-H'oseyn Moslim b. el-H'addjâdj K'ochayri Nisâboûri, qui la tenait de Yah'ya b. Yah'ya b. Hichâm b. Bichr Wâsit'i, qui la tenait de Dâwoûd b. Aboû Hind b. Aboû 'Othmân Nahdi, qui la tenait de Sa'd b. Aboû Wak'k'âç. Ce dernier avait entendu dire au Prophète : « Les Maghrebins resteront toujours dans la connaissance de la vérité ; jusqu'au jour de la résurrection, ceux qui leur veulent du mal tenteront en vain de leur nuire. »

Il faut dire encore, à la louange de l'Espagne, que, dans ses *minbar* (chaires), on n'a jamais prononcé le nom des *anciens* (1) qu'en les accompagnant de paroles favorables ; que les gouverneurs qui l'ont administrée l'ont toujours fait au nom des Omeyyades ou de ceux qui exerçaient le pouvoir au nom de ceux-ci à K'ayrawân ou en Égypte. A la suite des désordres survenus en 126, comme conséquence de la mort violente de Welîd b. Yezid b. 'Abd el-Melik, le gouvernement central cessa de veiller aux provinces éloignées : [P. 11.] des troubles surgirent en Ifrik'iyya et la discorde sévit parmi les tribus (kabaïl) d'Espagne, qui finirent par s'accorder à reconnaître l'autorité d'un K'oreychite, en attendant l'établissement d'un gouvernement stable en Syrie. Ce fut Yoûsof b. 'Abd er-Rah'mân Fihri que l'on choisit, et le calme fut rétabli (2) ; son pouvoir dura jusqu'en 138, ou six ans après la chute de la dynastie Omeyyade.

'Abd er-Rah'mân b. Mo'âwiya pénètre en Espagne

Cette année-là, 'Abd er-Rah'mân b. Mo'âwiya b. Hi-

(1) Ceux qu'on appelle « les anciens » (es-salaf) sont : 'A'icha, Aboû Bekr, 'Omar, 'Othmân, T'alh'a, Zobeyr, Mo'âwiya et 'Amr b. el-'Âci (*Chrest.* de Sacy, I, 156 ; mais cf. aussi *Dict. of techn. terms*, p. 676).

(2) Calme tout relatif et traversé par maintes révoltes ; voir Dozy, *Mus. d'Espagne*, I, 284 ; *Bayân*, II, 36-39 ; I. Athir, V, 286 et 353.

It was Yollsof b. 'Abd er -Rah'mân Fihri that was chosen, and calm was restored (2); its power lasted until 138, or six years after the fall of the Umayyad dynasty.

châm b. 'Abd el-Melik b. Mervân, surnommé ed-Dâkhil (1), pénétra en Espagne. Il y fut soutenu par les Yéménites dans la lutte qu'il entama contre Yoûsof b. 'Abd er-Rah'mân b. Aboû 'Obeyda b. 'Ok'ba b. Nâfi' Fihri, qui était, nous l'avons dit, gouverneur de l'Espagne. Il le battit et s'empara de la capitale Cordoue, où il pénétra le jour des Victimes (10 doû'l-hiddjah) de cette même année, et resta maître du pouvoir jusqu'à sa mort, arrivée en 172. Né en Syrie, en 113, d'une concubine appelée Râh' (2), il portait le surnom (*konya*) d'Aboû'l-Mot'arrif, pénétra en Espagne au mois de dou'l-k'a'da et conquît Cordoue à la date ci-dessus. Il avait quitté la Syrie en fugitif, lors de l'établissement du pouvoir des 'Abbassides, et avait passé quelque temps dans le Maghreb, se cachant de côté et d'autre. Ce fut comme proscrit qu'il arriva dans la Péninsule, seul, sans troupes et sans argent; mais grâce à son habileté et à son courage, favorisé en outre par le sort, il ne cessa de s'élever et finit par devenir roi du pays et d'une portion du littoral africain. Quand son nom était prononcé devant (l'Abbasside) Aboû Dja'far el-Mançoûr, celui-ci l'appelait « le sacre des K'oreych (3). » C'était un prince savant et pratiquant la justice; [P.12.] Mo'awiyya b. Çâlih' H'ad'rami H'emci figura au nombre de ses k'âd'is. Il avait de la littérature et cultivait la poésie; il a composé les vers suivants, où il exprime ses regrets pour les lieux qu'il avait habités en Syrie (mètre *khafif*) :

Voyageur qui t'en vas dans ma patrie, portes-y le salut d'une moitié de moi-même à mon autre moitié! Mon corps, tu le sais, est dans un lieu, mais mon cœur et ses affections sont dans un autre. Marquée qu'elle était par le destin, la séparation a dû s'accomplir, mais elle a chassé le sommeil de mes paupières. La volonté divine, qui a décidé ce divorce, décrètera peut-être un jour notre réunion.

(1) C.-à-d. celui qui entre (en Espagne), le nouveau venu. — Voir l'observation d'I. Khall., trad. III, 134:

(2) Elle était berbère et originaire d'Ifrlkiyya (I. Ath., VI, 76).

(3) Voir *Hist. des Mus. d'Esp.*, I, 381.

Il existe de lui bien d'autres poésies, meilleures encore, et qu'on trouve dans les chroniques. Il régna 32 ans, depuis la conquête de Cordoue, la capitale, jusqu'à sa mort.

Règne de l'émir Hichâm b. 'Abd er-Rah'mân

Il eut pour successeur son fils Hichâm, surnommé Aboû'l-Walîd, alors âgé de 30 ans (1), qui régna pendant 7 ans, jusqu'à sa mort, arrivée en çafar 180. Hichâm mena une vie exemplaire ; il recherchait la justice, visitait les malades, suivait les enterrements et répandait d'abondantes aumônes. Souvent, dans des nuits obscures et alors que la pluie tombait à verse, il sortait porteur de bourses pleines d'argent, qu'il allait distribuer aux pauvres, retirés du monde ou vivant en anachorètes. Il ne cessa de mener ce genre de vie, au su de tous, jusqu'à sa mort, arrivée en 180. Il était fils d'une concubine nommée H'awrâ.

Règne d'El-H'akam b. Hichâm er-Rabad'i

Il eut pour successeur son fils El-H'akam, âgé de 22 ans et surnommé Aboû'l-'Aci, dont la mère était une concubine nommée Zokhrouf. Ce prince était un homme impie et débauché, auteur de faits d'une méchanceté révoltante. C'est lui qui infligea aux habitants du faubourg le désastre, devenu célèbre, [P. 13.] où ils perdirent la vie, pendant que leurs demeures et leurs mosquées étaient détruites. Le palais était attenant au quartier formé par ce faubourg, dont les habitants, soupçonnés par le prince de nourrir de mauvaises intentions, furent traités de la

(1) I. Athîr, VI, 101, le fait mourir en çafar 180, à l'âge de 39 ans, 4 mois.

sorte (1). De là le nom de El-H'akam er-Rabad'i [faubourien], qui lui fut donné. Sous son règne, les fak'îhs firent réciter des poésies religieuses en recommandant de passer la nuit en prière dans les cloîtres des mosquées, et auxquelles étaient, par leur ordre, mêlées des allusions telles que celles-ci : « O débauché, qui persistes dans ton iniquité, qui t'obstines dans ton orgueil, qui méprises les commandements de ton Seigneur, reviens de l'ivresse où tu es plongé ! réveille-toi et sors de ton insouciance ! » et autres choses de ce genre (2). Ce fut là un des motifs qui excitèrent son vif ressentiment contre la population. Dans cette sédition, ce sont les fak'îhs qui furent le plus acharnés contre lui ; leurs excitations finirent par amener le peuple à un soulèvement, qui finit comme on sait. Aboû Merwân b. H'ayyân, auteur de l'*Histoire d'Espagne* (3), raconte ce qui suit : « Quand ce prince, assiégé dans son palais, se rendit compte du danger, il appela son page favori et lui dit : « Va trouver une telle (une de ses femmes favorites), et demande-lui le flacon de civette. » Comme le page hésitant ne se précipitait pas aussitôt, l'ordre lui fut réitéré, à quoi le jeune homme répondit : « Est-ce le moment, seigneur, de s'occuper de parfums ? — Misérable, fils de prostituée ! lui cria le prince, comment pourra-t-on distinguer ma tête, une fois coupée, de celle des autres, sinon par le parfum qu'elle exhalera ? » Sa toilette achevée, il se précipita contre les assaillants, dont l'attaque contre le palais était contenue par les serviteurs intimes et la garde particulière, et qui furent bientôt mis en fuite

(1) Cf. Dozy, *Mus. d'Esp.*, II, 68 et 353 ; en outre des raisons données par l'illustre savant pour fixer cet événement à 193, on peut encore ajouter aux témoignages des auteurs qu'il cite, celui d'I. Athir, VI, 209.

(2) Dozy, *l.l.* II, 59.

(3) Sur cet auteur, voir l'Introd. du *Bayân*, p. 72 ; *Aben Pascualis Assila*, éd. Codera (Madrid, 1883), I, p. 154 ; Ibn Khall., trad. de Slane, I, 479. On voit, en se reportant à ces auteurs, que l'expression « Histoire d'Espagne » n'est qu'un à peu près, et non un titre exact.

par une attaque que fit la cavalerie sur leurs derrières. Un épouvantable massacre s'ensuivit ; les demeures et les mosquées des révoltés furent détruites et incendiées par ordre du prince. Ceux qui échappèrent furent exilés et se réfugièrent dans l'île de Crète, qui est située dans la Méditerranée, vis-à-vis le territoire de Bark'a, où commence le Maghreb. Après y avoir passé un certain nombre d'années [P. 14.], les uns revinrent en Espagne, d'autres préférèrent se fixer en Sicile, d'autres encore s'en allèrent à Alexandrie.

Voici l'un des faits les plus étranges qui se rapportent à cette catastrophe et que raconte le chroniqueur Aboû Merwân b. H'ayyân : « L'un de ceux qui poussaient le plus ardemment à la révolte contre H'akam, était un fak'ih du nom de T'âloût, très considéré parmi ses confrères. Il avait étudié à Médine, sous Mâlek b. Anas ; sa science l'emportait sur celle de ses compagnons, et il était très ferme croyant. Quand H'akam, après avoir réprimé l'insurrection du faubourg, comme nous avons dit, bannit les survivants, T'âloût le fak'ih, qui était de ces derniers, ne put se résoudre à s'éloigner et à quitter sa patrie. Il préféra attendre que quelque changement survînt, et se tint caché pendant toute une année chez un juif, qui ne cessa de le traiter avec le plus grand honneur et le plus grand respect. Au bout de l'année, le fak'ih, fatigué de sa réclusion, fit venir le juif, lui témoigna sa reconnaissance, et lui dit : « Mon intention est de sortir demain et d'aller trouver le secrétaire un tel, qui a été mon élève et sur qui j'ai les droits d'un ancien maître. J'ai appris qu'il a de l'influence auprès de cet homme ; peut-être interviendra-t-il en ma faveur auprès de lui, de façon à obtenir mon pardon et mon séjour dans ce pays. » Le juif voulut l'en dissuader, alléguant son manque de confiance dans leurs bonnes dispositions ; il lui prêta tous les serments par lesquels il pouvait s'engager pour assurer au fak'ih que, restât-il toute sa vie son hôte, cela ne l'ennuierait

ni ne lui serait à charge. T'âloût tint bon, et le juif dut le laisser partir. Il alla trouver nuitamment le kâleb, auprès de qui il put être introduit. Celui-ci le reçut convenablement le fit asseoir auprès de lui et lui demanda ce qu'il était devenu pendant tout ce temps. Après avoir raconté son histoire : « Intercède, lui dit T'âloût, en ma faveur auprès de cet homme ; demande-lui qu'il me fasse grâce de la vie et me laisse demeurer dans mon pays. » L'autre promit tout et se rendit aussitôt, à cheval, chez H'akam, à qui il dit... (1).

[P. 15.] (Wâfir)... Une nuit, puis une seconde se passèrent sans qu'il l'entendit : « Que ne puis-je, dit-il alors, entendre les vers auxquels je suis accoutumé ! O voisin, dont le chant nocturne m'égayait, est-ce un bonheur ou un malheur qu'il me faut conclure de cette interruption ? — Il est, lui dit-on, dans la prison de 'Isa, où on l'a mené de nuit et dans l'obscurité. » Alors il demanda son grand bonnet, dont il ne se couvrait la tête que pour les affaires importantes, et se rendit chez son voisin 'Isa b. Moûsa, qui lui rendit honneur par sa réception respectueuse, et lui dit : « Te faut-il quelque chose ? je m'empresserai de satisfaire à ton désir et t'en resterai reconnaissant. — Tu as, lui dit le visiteur, emprisonné 'Amr, un de mes voisins. — Qu'on rende à la liberté, dit 'Isa, tous ceux de mes prisonniers ainsi nommés, fussent-ils un juste objet de haine, puisque le voisin du fak'ih porte ce nom ! » 'Isa, pour lui faire honneur, délivra donc tous ces hommes, par considération pour le cheykh et à cause de son voisin qui s'enivrait toutes les nuits. Ou par amitié pour un voisin ou pour chercher une récompense, il n'importe : Abou H'anîfa n'a pas cessé ses démarches qu'il n'ait obtenu sa liberté.

Voici l'anecdote qui a été mise en vers par Aboû 'Omar. Aboû Hanîfa avait pour voisin un mesureur, qui, toutes les nuits, après la dernière prière de l' 'achâ, prenait un

(1) Il y a ici une lacune d'un cahier, soit 20 pages de texte ; on peut se reporter, pour la suite du récit, à l'histoire de Dozy, II, 81. Ce qui vient ensuite a trait au poète Aboû 'Omar Yoûsof b. Hâroûn Ramâdi, sur lequel on peut, entre autres, voir le *Mat'mah' el-Anfous*, éd. de Cstp. p. 69 ; Makkari, II, p. 440 ; n° 1372, anc. f. de la Bibl. Nat. f. 50 ; Dozy, *Mus. d'Esp.*, III, 172.

poisson, une galette et une certaine quantité de vin de dattes ; il mangeait et buvait, puis, une fois ivre, élevait la voix et se mettait à réciter ce vers (wâfir) :

Ils ont causé ma perte, à moi, l'homme que l'on sait, en un jour de malheur et alors que je défendais la frontière,

qu'il ne cessait de répéter jusqu'à ce que le sommeil le prit. On sait qu'Aboû H'anîfa passait la nuit entière en prières. Une nuit, s'étant aperçu que cet homme se taisait, il demanda à quelqu'un de son entourage : « Que fait donc notre voisin qui a l'habitude de chanter toute la nuit ? Est-il malade ou absent ? » Comme on lui répondit qu'il était emprisonné, [P. 16.] il demanda par l'ordre de qui : « Il a eu, dit-on, besoin de sortir la nuit ; les gens d'Isa b. Moûsa, chef du guet, l'ont rencontré et l'ont mené à leur chef, qui l'a fait mettre en prison. » Le lendemain matin, Aboû H'anîfa s'habilla et demanda sa monture pour aller trouver 'Isa b. Moûsa, qui, sitôt qu'il apprit sa présence, s'empressa au-devant de lui et l'accabla de marques d'honneur et de respect, en lui demandant ce qu'il y avait à son service : « Tu as, lui dit le savant, fait emprisonner un de mes voisins, nommé 'Amr. — Eh bien ! s'écria 'Isa, que l'on rende à la liberté tous ceux de mes prisonniers qui s'appellent 'Amr, par considération pour le voisin du fak'ih ! » Cet homme, ainsi délivré en même temps que beaucoup d'autres, vint trouver Aboû H'anîfa pour lui témoigner sa reconnaissance : « Sommes-nous cause de ta perte ? » dit le savant en l'apercevant. — « Non, par Dieu ! dit l'homme, tu as au contraire été fidèle au droit de voisinage ; que Dieu te garde ! »

Le vers d'Aboû 'Omar que le voisin d'Aboû H'anîfa chantait toute la nuit, a pour auteur El-'Ardji, de la descendance d'Otmân b. 'Affân. El-'Ardji fut jeté en prison par El-Mogheyra, oncle maternel de Hichâm b. 'Abd el-Melik et gouverneur de la Mekke au nom de ce dernier,

Revue africaine, 35^e année. N^o 202 (3^e Trimestre 1891). 15

et il y mourut ; ce fut de la prison que partit le convoi funèbre (1).

Cet Aboû 'Omar est l'auteur de nombreuses et belles poésies ; il fait partie de la troisième catégorie des poètes espagnols. J'ai retenu de lui ce commencement d'une k'acida, consacrée à la louange d'Aboû 'Ali el-K'âli (2) :

[Kâmil.] Qui décidera entre moi et mon censeur ? La tristesse, c'est moi qui en souffre ; les lamentations, c'est moi qui les pousse. Cesse (de me blâmer) : la religion de la passion ne constitue pas l'infidélité, et le blâme que tu me lances n'est pas, à mes yeux, un article de foi. Je m'étonne de voir des gens dont le cœur sans passion laisse au corps tout son embonpoint. Les secrets de l'amour résonnent à leurs oreilles sans qu'ils comprennent, puis ils l'expliquent de la plus sotte manière. Où ai-je un organe qui, ne méritant aucun châtement, puisse protéger celui qui me fait punir ? Dirai-je que c'est mon œil ? mais là se trouve le siège des larmes ! Mon cœur ? mais c'est là que siège ma passion ! »

Tels sont les vers de cette k'acida que je me rappelle.
— [P. 17.] Aboû 'Omar, l'un des principaux poètes d'El-H'akam Mostancir, était lié avec Aboû'l-H'asan el-Moçh'afi, auprès de qui il vivait et à l'instigation de qui il critiqua, dans ses vers, Moh'ammed b. Abou 'Amir. Quand celui-ci arriva au pouvoir, il mit la main sur El-Moçh'afi et confisqua ses biens ; il le jeta en prison, où il le laissa mourir de faim et de besoin. Quant au poète Aboû 'Omar, il l'accabla de châtements et de mauvais traitements, et rendit contre lui une sentence d'exil. Comme on intercêda pour obtenir qu'il ne quittât pas son pays, le vizir y consentit, mais en défendant que personne, même de ses amis, lui parlât, défense que le héraut proclama dans tous les quartiers de Cordoue. Le

(1) Voir le *Kitâb el-Aghâni*, I, 153 ; le vers dont il est question y figure à la p. 165, ainsi que notre anecdote. Mas'oudi, VI, 33 et 34, cite de ce poète des vers que l'*Aghâni* ne nous a pas transmis.

(2) Aboû 'Ali Isma'il K'âli, † 356, est l'objet d'une notice d'Ibn Khall., I, 210.

poète vécut ainsi comme un mort, jusque vers la fin du vizirat d'(Ibn) Aboû 'Amir, où il mourut de mort naturelle.

El-H'akam Mostancir fut, pendant tout son règne, engagé dans des guerres contre les Roûm et ses autres ennemis ; il mourut en çafar 366, seize ans et quelques mois après son intronisation ; sa race s'éteignit après la mort de Hichâm Moayyed, son fils unique.

**Règne de Hichâm el-Moayyed, fils d'El-H'akam
Mostancir**

Il eut pour successeur son fils Aboû'l-Walîd Hichâm b. el-H'akam, dont la mère était une concubine nommée Çobh' ; ce prince n'avait alors que dix ans et quelques mois. Il vécut toujours retiré, ne se montrant pas et ne s'occupant pas des affaires. Le premier qui le domina, qui, de son poste de premier ministre, dirigeait les affaires et administrait le royaume, fut Aboû 'Amir Moh'ammed b. 'Abd Allâh b. Aboû 'Amir Moh'ammed b. el-Welîd b. Yezîd b. 'Abd el-Melik b. [p. 18] 'Amir el-Mo'âferî el-K'ah't'âni. Cet Ibn Aboû 'Amir, originaire de Torrox, bourgade située sur le Guadiaro (Wâdi Aroû), dans le territoire d'Algéziras, descendait d'une famille noble et depuis longtemps connue. Étant jeune, il alla à Cordoue, où il se distingua dans l'étude des sciences et des belles-lettres, ainsi que des *traditions* ; alors déjà, il nourrissait le projet d'arriver à la direction des affaires, et il était si pénétré de cette pensée qu'il parlait à ses intimes de ce qu'il ferait alors. On raconte à ce propos des faits curieux, dont une partie a été recueillie par le cheykh, le jurisconsulte, le traditionniste, l'homme sage et aux connaissances solides, Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed b. Aboû Naçr H'omaydi, dans son livre intitulé *El-Amâni eç-çâdik'a* (1). H'omaydi raconte, entre autres,

(1) Voir sur H'omaydi, né vers 420 H., l'intr. du *Bayân*, I, 69.

cette anecdote, qu'il tenait d'Aboû Moh'ammed 'Ali b. Ah'med b. H'azm (1), dont l'auteur était Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed b. Ish'ak' Temimi : « Moh'ammed b. Aboû petite 'Amir était descendu chez moi, où il occupait une chambre au-dessus de la mienne. Il m'arriva une fois d'entrer chez lui à la fin de la nuit, et de le trouver assis dans la même posture où je l'avais quitté la veille au soir : « Il me semble, lui dis-je, que tu ne t'es pas couché cette nuit. — En effet, répondit-il. — Qu'est-ce qui t'a tenu éveillé ? — J'avais une pensée étrange. — Et à quoi donc songeais-tu ? — Je me demandais par qui, lorsque j'exercerai le pouvoir, je remplacerai à sa mort le k'âd'i Moh'ammed b. Bechîr. J'ai parcouru en pensée toute l'Espagne, et je n'ai trouvé qu'un seul homme qui mérite ce poste. — C'est peut-être Moh'ammed b. es-Sellm ? — C'est lui, par Dieu ! c'est lui-même ; vois comme nous nous rencontrons ! »

H'omaydi rapporte encore le trait suivant, qu'il tenait du jurisconsulte Aboû Moh'ammed 'Ali b. Ah'med : « Un jour qu'Ibn Aboû 'Amir se trouvait avec trois étudiants de ses amis, il leur dit de choisir chacun la situation qu'il désirait obtenir, [P. 19.] lorsque lui-même serait au pouvoir : « Moi, dit l'un, je demande à devenir k'âd'i du district de Reyja — c'est-à-dire de Malaga — et de ses dépendances ; car j'aime les figues que voilà et qui en proviennent. — Je trouve ces beignets excellents, dit le second ; aussi voudrais-je devenir inspecteur du marché ! — Quant à moi, dit le troisième, le jour où tu seras arrivé au pouvoir, tu commanderas qu'on me fasse monter sur un âne, le visage tourné vers la queue et barbouillé de miel, pour que les mouches et les abeilles viennent me piquer, et tu me feras ainsi promener par tout Cordoue. » Là-dessus, les jeunes gens se séparèrent ; mais Ibn Aboû

(1) Sur le fameux Ibn H'azm, † 456, voir ib., p. 65 ; Cat. des manusc. ar. de Leyde, I, 224 ; I. Khallik. II, 267 ; *Bayân*, Intr., p. 65 ; Prolég. d'Ibn Khald., III, 5 ; Dhabbi, p. 403 ; Goldziher, *Die Zahiriten*, Leipzig, 1884.

‘Amir, quand il fut parvenu à la situation qu’il ambitionnait, n’oublia pas de réaliser les vœux de ses trois camarades (1). »

Dès le moment de son arrivée à Cordoue, il ne cessa de monter de poste en poste et finit par devenir intendant de Çobh’, mère de Hichâm el-Moayyed b. El-H’akam, et administrateur de sa fortune et de ses propriétés. La faveur dont il jouissait auprès d’elle ne cessa de croître jusqu’au jour où El-H’akam el-Mostancir mourut, laissant, comme nous l’avons dit, son fils H’ichâm tout jeune. On redoutait des troubles; mais, grâce à lui, Çobh’ ne fut pas inquiétée, toute crainte disparut et la succession fut assurée au jeune prince. C’était un homme au caractère énergique, que le sort favorisa et que cette femme aida de ses biens; il sut se concilier l’armée, et, dans des circonstances diverses, s’élever jusqu’à devenir chef de l’administration et à avoir la haute main sur toutes les affaires, en qualité de premier ministre de H’ichâm el-Moayyed. Sous le surnom d’El-Mançoûr, il se fit respecter de tous; il vit à ses pieds les diverses provinces de l’Espagne entière, que sa main protégeait, et où nul trouble n’éclata contre lui tant qu’il vécut, grâce à la crainte qu’il inspirait et à sa rigoureuse administration. Il eut, entre autres vizirs, Aboûl-H’asan Dja’far b. ‘Othmân, surnommé Moçh’afi (2); le secrétaire Aboû Merwân ‘Abd el-Melik b. Idrîs Djezîri (3); Aboû Bekr Moh’ammed b. El-H’asan Zobeydi (4), auteur du résumé du *Kilâb el-‘Ayn*, dont nous avons parlé déjà; ce Zobeydi, qui avait d’abord été mis par lui à la tête de sa garde, était un des intimes d’El-H’akam Mostancir et l’un de ses principaux chefs. Parmi ses vizirs, il faut encore citer Aboûl-‘Alâ Çâ’id b. H’asan Rab’i Laghwi

(1) Voir *Mus. d’Esp.*, III, 110-114.

(2) Dhabbi lui a consacré un article : *Desiderium quærentis historiam*, etc., éd. Codera, Madrid, 1885, p. 240.

(3) *Ib.*, p. 362.

(4) Mort vers 330 (*ib.*, p. 56.)

Baghdâdi, avec qui [P. 20] il eut de plaisantes aventures, dont je dirai peut-être quelque chose dans la suite, s'il plaît à Dieu ! (1). El-Mançoûr aimait les sciences et protégeait les belles-lettres ; il comblait d'honneurs ceux qui y tenaient de quelque manière, allait les voir et demandait leur appui, d'après leur degré de science, le zèle qu'ils y mettaient, et leur profondeur de connaissance. C'est pendant qu'il était au pouvoir, en 380, que vint en Espagne Aboû'l-'Alâ Çâ'id b. H'asan Rab'i, que nous avons cité déjà ; ce personnage jouissait auprès de lui d'une grande considération et reçut de lui des sommes considérables. Il était, je crois, originaire de Mawcel (Mossoul) et alla faire ses études à Baghdâd ; versé dans la connaissance de la langue, des belles-lettres et de l'histoire, il avait la répartie prompte, était poète de talent, faisait un bon, joyeux et plaisant compagnon ; aussi fut-il comblé par El-Mançoûr d'honneurs et de bienfaits. Ajoutez à cela qu'il était habile dans l'art de demander, ingénieux pour obtenir des dons, adroit à exprimer finement sa reconnaissance. Un vieillard espagnol m'a raconté, en me citant ses autorités, le fait suivant : « Aboû'l-'Alâ s'était fait faire un vêtement de dessous avec les morceaux d'étoffe provenant des bourses qu'El-Mançoûr lui avait successivement données pleines d'argent ; il le mit un jour par-dessous ses autres vêtements et se rendit à une réunion privée où le premier ministre réunissait ses intimes. Quand le monde se fut retiré et que le poète eut trouvé l'occasion qu'il cherchait, il se déshabilla, ne gardant sur lui que le vêtement dont il s'agit : « Qu'est-ce que cela signifie ? » s'écria El-Mançoûr. — Ce sont là, répondit l'autre, les bourses où étaient renfermés les cadeaux que m'a faits Notre Maître, et dont j'ai fait faire un vêtement de dessous ; » puis il exprima, tout en pleurant, sa reconnaissance dans une

(1) Mort en 417 (voir ib., pp. 306-311, où l'on trouve le texte qui suit à très peu près identique. Cf. *Aben Pascualis Assila*, éd. Codera, I, 235).

pièce qu'il avait préparée. — « Eh bien ! tu en auras encore d'autres, » dit Mançour, agréablement surpris, et il tint parole (1). »

Ce poète dédia plusieurs ouvrages à son bienfaiteur, entre autres le *Kitâb el-foçouç*, qui est du même genre que le *Kitâb en-nawâdir* d'Aboû 'Ali el-K'âli, et auquel il arriva une bizarre aventure. Après l'avoir achevé, Aboû'l-'Alâ se fit accompagner d'un esclave pour aller le présenter à son protecteur ; mais ce serviteur ayant glissé lorsqu'il passait par-dessus le fleuve de Cordoue, tomba dans l'eau avec le manuscrit qu'il portait. [P. 21.] Un poète, Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed b. Yah'ya, connu sous le nom d'Ibn el-'Arif, fit à ce propos, en présence d'El-Mançouër, le joli vers que voici (redjez) :

Le livre des chatons de bagues (foçouç) s'est enfoncé dans le fleuve (la mer), comme fait tout ce qui est lourd (2).

El-Mançouër et les assistants se mirent à rire ; alors Çâ'id, sans se laisser nullement déconcerter, improvisa cet autre vers, en réponse à Ibn el-'Arif (redjez) :

Il est retourné à la mine d'où il avait été extrait, car ce n'est qu'au fond des mers qu'on trouve des chatons de bagues (3). »

On cite encore de lui un ouvrage dans le genre de celui d'El-Khazradji Aboû's-Sora Sahl b. Aboû Ghâleb, et intitulé « Livre d'El-Hadjafdjaf b. Ghaydek'ân b. Yatrebi et d'El-Khinnawt, fille de Makhrama b. Oneyf, » ouvrage dont il exposa le sens (4) dans le « Livre d'El-Djawwâs b.

(1) Une version légèrement différente figure dans les *Mus. d'Esp.*, III, 250.

(2) Makkari, t. II, p. 54 ; voir une version différente de cette anecdote, *Mus. d'Esp.*, III, 249 ; I. Khall., I, 633 ; I. Bachkowâi, I, 235.

(3) Dans ces deux vers, le même mot est employé d'abord pour désigner le fleuve, puis, au pluriel, les mers.

(4) Ou peut-être « et un autre sur le même sujet. »

K'a't'al el-Madh'adji et de sa cousine 'Afrâ » (1). Ce dernier ouvrage est excellent, mais il a, pendant les troubles qui ont ravagé l'Espagne, subi des dommages, et il est maintenant défectueux de plusieurs feuillets; El-Mançoûr, qui en raffolait, s'en faisait lire tous les soirs par quelqu'un spécialement désigné à cet effet. On dit qu'après la mort d'El-Mançoûr, Aboû'l-'Alâ s'abstint de paraître à aucune réunion intime [P. 22.] tenue par ceux de ses enfants qui lui succédèrent à la direction des affaires; il se prétendait atteint d'une douleur à la jambe, qui ne lui permettait de marcher qu'avec l'aide d'une canne, et s'excusait ainsi de ne pas aller leur rendre ses devoirs. Il se tint dans cette réserve tant qu'ils restèrent au pouvoir. Il parle de cela dans sa célèbre *k'acida* sur Mod'affer Aboû Merwân 'Abd el-Melik b. Mançoûr Aboû 'Amir Moh'ammed b. Aboû 'Amir, lequel remplaça son père; ce poème commence ainsi (mètre wâfir) :

Je t'amène de rapides chamelles, chargées de montagnes de vœux;
la valeur d'une seule jointe à celle de leur maître au cœur pur, suffirait à acheter tous les princes d'Orient (2).

Il y dit aussi :

C'est à Dieu qu'il faut se plaindre du mal qui a frappé ma jambe
et dont je suis affligé; de ce mal qui me tient éloigné du prince que
je recherche et dont le voisinage améliorerait mon état.

En voici l'un des meilleurs traits :

J'ai fait le compte des bienfaiteurs des humains, et c'est son nom
que j'ai trouvé dès le début. Si je l'ai fait passer le premier, c'est
parce que, de même, je commence la lecture du Saint Livre par la
première sourate.

(1) Les titres ci-dessus sont reproduits d'après le texte publié par Dozy et corrigé par lui, conformément au texte de H'omaydi, manusc. de la Bodl. Hunter, 464 (voir Cat. Uri, t. I, p. 172). On lit dans Dhabbi, p. 306: ... b. 'Odk-ân b. Yathrebi... Khinnawt, fille de Mal'râma.

(2) Il faut, dans le premier de ces vers, conserver la leçon *سيلة* qui figure dans la 1^{re} édition du texte arabe, dans le manuscrit de Leyde et dans Dhabbi.

Aboû 'Abd Allâh H'omaydi dit qu'Aboû Moh'ammed 'Ali, fils du vizir Aboû 'Omar Ah'med b. Sa'id b. H'azm, lui a raconté avoir entendu Aboû'l-'Alâ réciter cette k'acida devant El-Mod'affer, à la fête de la rupture du jeûne de 396 : « C'était, disait Aboû Moh'ammed, la première fois que je me trouvais chez El-Mod'affer. Aboû'l-'Alâ, me voyant approuver sa poésie et l'écouter attentivement, l'écrivit de sa propre main pour me la remettre. » Ce poète employait nombre de mots étranges, dont il donnait, si on la lui demandait, l'explication sur-le-champ, ainsi que faisait, dit-on, Aboû 'Omar ez-Zâhid el-Mot'ar-riz, page de Tha'leb (1). S'il n'avait pas eu l'habitude de tant plaisanter, on aurait ajouté foi à tout ce que racontait Aboû'l-'Alâ ; cependant, plus d'une fois il a dit vrai.

Entre autres anecdotes relatives à ce point, on raconte qu'il arriva un jour auprès d'El-Mançoûr [P. 23.], qui avait à ce moment entre les mains une lettre que venait de lui envoyer un gouverneur de province, du nom de Meydamân b. Yezîd (2), et qui traitait de culture et de fumure, deux expressions que l'on emploie pour désigner les soins donnés à la terre avant de l'ensemencer. « Aboû'l-'Alâ ! dit le prince. — Me voici, Seigneur ! — As-tu jamais rencontré, parmi les livres que tu as vus, le « Kitâb el-K'awâlib wad-dawâlib », par Meydamân b. Yezîd ? — Certainement, Seigneur ; j'en ai vu à Baghdâd un exemplaire, écrit par Aboû Bekr b. Doreyd ; les caractères étaient de vraies pattes de mouches, et sur les marges se trouvaient les signes de tels et tels annotateurs (3). — Ne rougis-tu pas, Aboû'l-'Alâ, de parler ainsi ? Ce titre n'est autre chose qu'une lettre rédigée par le gouverneur un tel, de telle province, et où il est traité de tel sujet. J'ai, pour t'éprouver, forgé ce titre

(1) Voir la vie d'Aboû 'Omar Moh'ammed b. 'Abd el-Wâh'id Bâwerdi, célèbre philologue, † 345, dans I. Khall., III, 43.

(2) Ce nom est écrit Mabramân b. Yezîd ap. *Mus. d'Esp.*, III, 248, et Mabramân b. Bourîd ap. Dhabbi, p. 308.

(3) Je traduis le mot *الوضاع* par conjecture.

avec les mots employés dans la lettre et j'en ai cité le gouverneur comme en étant l'auteur. » Mais il n'en jura pas moins qu'il n'avait rien avancé que de vrai et que son assertion était bien exacte.

Une autre fois, Mançoûr, à qui l'on venait d'apporter des dattes (*tamr*) sur un plateau, lui dit : « Quel est, Abou'l-'Alâ, le sens du mot *tamarkal*, en arabe ? — On emploie, répondit-il, le verbe *tamarkal*, au nom d'action *tamarkoul*, pour dire qu'un homme se drape dans son vêtement. » On raconte une foule d'anecdotes de ce genre ; mais, malgré tout, il était savant.

Abou 'Abd-Allâh H'omaydi dit tenir ce qui suit d'Abou Moh'ammed 'Ali b. Ah'med, lequel le tenait d'Abou 'Abd Allâh 'Acimi Nah'wi, par l'intermédiaire du vizir Abou 'Obda H'assân b. Mâlek b. Abou 'Obda : « Lors de l'arrivée de Çâ'id b. H'asan Laghwi auprès d'El-Mançoûr Abou 'Amir Moh'ammed b. Abou 'Amir, le ministre nous mit en présence du nouveau venu, que nous interrogeâmes sur des points difficiles de la syntaxe. Il ne put les élucider, ce que voyant, Ibn Abou 'Amir dit : « On le vante, mais il est (1) de ma force en syntaxe, je le vaux bien. » Mais Çâ'id se mit à interroger à son tour et demanda ce que signifiait ce vers d'Imrolk'ays (t'awîl) :

Le sang des animaux agiles qu'il a gagnés de vitesse, séché sur son encolure, ressemble à la teinture extraite du henné, qui déguise la blancheur d'une barbe soigneusement peignée (2).

« C'est clair, répondimes-nous ; le poète a dépeint un cheval gris, grâce à qui ont été tuées des bêtes sauvages (3) dont le sang, en coulant sur son poitrail, l'a

(1) Je lis, d'après Dhabbi, فهو .

(2) Traduction de C. de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes*, II, 331, du vers 60 de la Mo'allaka de ce poète. Plus bas, c'est le vers 52.

(3) Je conserve la leçon عقرت du manuscrit et de Dhabbi ; cf. d'ailleurs le commentaire de Zawzêni.

rendu tel. [p. 24] — Eh quoi ! dit Çâ'id, avez-vous oublié ce qu'il a dit précédemment :

Sa couleur est baie ; la selle peut à peine se fixer sur son dos, semblable à la pierre polie sur laquelle l'onde glisse avec rapidité.

Nous restâmes aussi surpris que si nous n'eussions jamais lu ce vers, et dûmes lui demander ce que cela voulait dire : « Le poète, dit-il, a fait allusion à l'une de ces deux choses : ou bien le poitrail de l'animal est couvert de sueur, et l'on sait que cette sueur est blanche, de sorte qu'elle forme avec le sang un mélange grisâtre ; ou bien il fait allusion à la coutume arabe de marquer le poitrail du cheval avec une brique chaude, et au fait que la partie ainsi dégarnie se recouvre de poils blancs. Qu'il soit fait allusion à l'une ou à l'autre de ces deux choses, la description du poète est exacte. »

Aboû Abd Allâh (H'omaydi) raconte encore ce qui suit, d'après Aboû Moh'ammed 'Alî b. Ah'med, lequel parlait d'après le légiste Aboû l-Khiyâr Mas'ôûd b. Soleyman b. Moflit : « Çâ'id interrogea un jour, chez Mançoûr, plusieurs hommes de lettres au sujet de ces deux vers de Chemmâkh b. D'irâr (1) (mètre basît) :

C'est la maison de la jeune fille à qui nous disions : O gazelle sans collier et au cou admirable ! Tandis qu'elle est à jouer, la colombe met à sa portée les fruits de l'arak.

« C'est, fut-il répondu, la colombe qui, en se posant sur un rameau d'arak ou de vigne, le fait ployer (2), de sorte que la gazelle, l'ayant à sa portée, s'en repaît. — Ce n'est pas cela, dit Çâ'id : dans ce vers, « colombe » (h'âmâma) n'est pas autre chose qu'un des noms du

(1) Sur ce poète, voir I. Khall., II, 453 ; l'Aghâni lui consacre une longue notice, t. VIII, p. 101, où ne figurent pas nos deux vers.

(2) Je lis avec Dhabbi, فتشقله.

miroir, et le poète, qui compare cette jeune fille à une gazelle, a voulu dire que, quand elle se sert d'un miroir, celui-ci rapproche d'elle et lui fait voir ses cheveux, qui ressemblent à des grappes mûres de raisin ou de fruits de l'arak. »

Voici un fait étrange et dont on trouverait difficilement le pendant. Le Çâ'id en question amena un jour à Mançoûr Abou 'Amir (*sic*) un cerf, en même temps qu'il lui présenta ces vers (mètre kâmil) :

O sauvegarde des gens effrayés, sécurité des fuyards, redresseur des abaissés ! [p. 25] Tes dons vont à ceux qui en sont dignes, ta bienfaisance s'adresse à quiconque en espère quelque chose ; semblable à une pluie abondante, elle s'étend partout, les régions malheureuses voient réaliser par elle une part égale de leurs vœux. C'est Dieu qui est ton aide, et puisse-t-il toujours te maintenir dans sa voie, fortifier tes succès contre l'erreur incendiaire ! Mon œil, et tu m'en es témoin, ne voit, parmi les mieux apparentés, personne d'une noblesse comparable à la tienne, personne dont la libéralité soit aussi prompte que la course du loup avide, aussi abondante que la poussière qu'elle soulève. Seigneur, toi qui réjouis mon exil, qui m'as retiré des griffes de l'adversité et sauvé de la prison ! l'esclave que tu as arraché à la misère et comblé de bienfaits, t'amène ce cerf. Je l'ai nommé Garcia et je l'amène, la corde au cou, dans l'espoir que mon pronostic se vérifiera. Si tu daignes l'accepter, ce sera pour moi le plus beau cadeau que je puisse recevoir de mon bienfaiteur. Puisse la pluie matinale de l'allégresse tomber sur ta tête, puisse ta maison entière recevoir l'eau fécondante ! (1).

Or, par un effet de la prescience divine, il arriva que Garcia, fils de Sancho, l'un des princes de Roûm, qui paraissait aussi inexpugnable que les astres, fut pris le jour même où Çâ'id amena le cerf qu'il avait nommé Garcia, avec l'intention de pronostiquer la prise du prince. Puissent le poète et son protecteur jouir du bonheur ! Ce Garcia fut fait prisonnier en rebi' II 385 (2).

(1) Voir Makkari, II, 57 ; Dhabbi, p. 310 ; *Mus. d'Esp.*, III, pp. 214 et 250.

(2) Il s'agit de Garcia Fernandez, comte de Castille, qui mourut de ses blessures le cinquième jour de sa captivité, 30 mai 995.

Çâ'id quitta l'Espagne pendant la période de troubles et se retira en Sicile, où il mourut, d'après ce que j'ai appris, à un âge avancé, vers 410 (1).

Tout le temps qu'il fut au pouvoir, el-Mançoûr ne cessa pas de diriger d'incessantes incursions contre les chrétiens ; rien ne pouvait le distraire de ce soin. Quand il résidait à Cordoue, il y avait chez lui des séances hebdomadaires où les savants discutaient en sa présence. Il avait un tel penchant à combattre les chrétiens qu'il lui arriva plus d'une fois de se rendre à la mosquée « moçalla » le jour de la fête, puis l'idée d'une incursion lui venant à l'esprit, il ne rentrait même pas dans son palais et partait sur le champ [p. 26], dans l'état où il était, pour aller faire la guerre sainte ; ses troupes le suivaient, le rejoignant peu à peu, et avant qu'il fût arrivé sur le territoire chrétien, tous les soldats qu'il avait demandés s'étaient groupés autour de lui.

Il fit plus de cinquante expéditions de ce genre ; on trouve la relation de ses exploits dans le *Meâthîr* 'Amiriyya d'Aboû Merwân b. H'ayyân, qui a raconté en détail et fixé les dates de toutes ces campagnes. Ce prince remporta de nombreuses victoires et se rendit maître de forts restés jusque là imprenables. Il remplit l'Espagne de butin et de prisonniers chrétiens, filles, femmes et enfants. Les pères faisaient alors assaut de luxe en fait de vêtements, de parures et d'immeubles quand il s'agissait de doter leurs filles que, sans cela, ils n'auraient pas trouvé à marier, tant les filles chrétiennes coûtaient peu ; personne, à défaut d'une grosse dot, n'aurait voulu épouser une femme libre.

E. FAGNAN.

(A suivre).



(1) Lisez 417, date qui figure dans Dhabbi, etc. (plus haut, n. p. 230).